

MÉMOIRE

Une BD pour conter
Maba Diakhou Bâ



P. 2

CASAMANCE

L'ANRAC et le PUMA
arrêtent leurs priorités



P. 3

CHAN 2025

Tout est à refaire
pour les Lions



P. 8

URBANISATION ET CONFLUENCES

LA VILLE, UN FUTUR PASSÉ-PRÉSENT



Dans sa conférence inaugurale de la cinquième édition du Symposium de Raw Material, sur le thème « le Sens du lieu/Déplacement, remplacement, non-placement » (18-21 décembre), l'économiste, écrivain et chercheur sénégalais Felwine Sarr a présenté la ville « comme un lieu où se lisent nos imaginaires ainsi que nos conceptions de la vie commune », interrogeant, dans son propos, les rapports que les habitants des lieux entretiennent avec ceux-ci ainsi qu'avec les espaces, les territoires qu'ils habitent et traversent, dans lesquels ils séjournent « durablement ou pour un temps », les « tissus de relations » qu'ils tissent avec leurs entours, la place qu'ils y occupent, la manière dont ils créent et sont créés par les lieux.

LIRE PAGES 4, 5 & 6

HISTOIRE ET MÉMOIRE

■ Par Fatou Kiné Sène

Un descendant de Maba Diakhou Ba vient de faire paraître une bande dessinée dont l'ambition est de raconter aux générations actuelles et futures la « fabuleuse histoire » de ce marabout et farouche résistant anticolonial.

Intitulée « La glorieuse épopée de Tafsir Maba Diakhou Ba, Almamy du Rip et du Saloum », cette œuvre a été publiée aux éditions Cinérip par Thierno Diagne Ba, descendant de cette figure historique majeure qui a contribué à l'expansion de l'islam au Sénégal et en Sénégalie.

Il présente sa bande dessinée comme « un travail mémoriel et pédagogique », sa volonté, à terme, étant d'en faire un film d'animation.

« La parution de cette BD est un devoir de mémoire. L'objectif est de raconter cette fabuleuse histoire aux enfants sénégalais », a-t-il expliqué dans un entretien téléphonique avec l'APS.

Thierno Diagne Ba, gestionnaire des industries culturelles et animateur culturel, tente de retracer, à travers cette BD, l'histoire de Maba Diakhou Ba, à partir de nombreuses années de recherches. Il s'est inspiré aussi bien

UNE BD POUR RACONTER LA « FABULEUSE » ÉPOPÉE DE MABA DIAKHOU BA



de sources orales que des travaux de l'universitaire et historien Iba Der Thiam, auteur de l'ouvrage « Maba Jaaxu Ba, Almamy du Rip », paru aux Nouvelles éditions africaines, en 1977.

L'auteur s'est aussi basé sur les travaux d'Abdou Boury Ba et de son « Essai sur l'histoire du Rip » (1976), publié dans les bulletins de l'Institut fondamental d'Afrique noire de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar.

Il a également cité le mémoire de maîtrise de Kélétiogui



S. Keita, soutenu en 1970 à l'université de Dakar, sous le titre « Maba Diakhou Ba dans le Rip et le Saloum (1861-1867) ».

Disciple d'El Hadji Oumar Tall avant d'être consacré Almamy du Saloum, Maba Diakhou Ba est connu pour être le rassembleur de plusieurs figures et familles musulmanes de la Sénégalie, dans le but de les amener à se préserver des représailles du pouvoir colonial notamment. ■

SÉCURITÉ URBAINE

LA BOAD FINANCE L'EXTENSION D'UN RÉSEAU DE VIDÉOSURVEILLANCE À DAKAR

■ Par El Hadj Souleymane Faye

La Banque ouest-africaine de développement (BOAD), via son conseil d'administration, a annoncé avoir approuvé neuf nouvelles opérations d'un montant global de 171 milliards 363 millions de francs CFA pour financer plusieurs projets dont l'extension d'un réseau de vidéosurveillance à Dakar.

Cette annonce est intervenue à l'issue de la 144e session ordinaire du conseil d'administration de la Banque ouest-africaine de développement au siège de l'institution, à Lomé, au Togo.

Il s'agit notamment d'un prêt de 30 milliards de francs CFA au profit de l'État du Sénégal en vue de l'« extension du réseau et de la plateforme de vidéo-projection unifié de la ville de Dakar et sa banlieue », selon un communiqué de la BOAD.

« La densification du réseau de vidéosurveillance à Dakar et son extension aux communes périphériques par le déploiement de 26 nouveaux sites d'opérations secondaires [...] contribuera au renforcement de la sécurité en milieu urbain », explique cette banque régionale.

Elle ajoute que le financement de ce projet va « porter à 80 % le taux de prévention de la criminalité dans



la ville de Dakar et sa région, assurer une couverture sécuritaire d'au moins 70 % des zones sensibles [et générer] environ 540 emplois directs, indirects et induits ».

Selon le communiqué, le conseil d'administration a par ailleurs « porté un avis favorable sur [...] la proposition de création d'une fondation d'entreprise par la BOAD ».

Les administrateurs se sont également mis d'accord pour une participation de la banque régionale à l'augmentation du capital d'Air Côte d'Ivoire, une opération dont le montant a été arrêté à 4 milliards 763 millions de francs CFA. ■

SOCIÉTÉ NATIONALE AGENCE DE PRESSE SÉNÉGALAISE (APS)

ADRESSE :
Maison de la presse,
Rue 5 x Corniche ouest
Médina (Dakar)

DIRECTEUR GÉNÉRAL :
Momar Diongue

DIRECTEUR DE L'INFORMATION ET DES CONTENUS :
Amadou Samba Gaye

CHEF DE SERVICE :
Aboubacar Demba Cissokho

PHOTOGRAPHES :
Pape Demba Guèye
Dieylani Seydi
Aliou Sylla

MONTAGE / INFOGRAPHIE :
Essa Seck

SERVICE COMMERCIALE :
Yaye Fatou Ndiaye
Infoline : 77 280 96 96 - 77 280 95 95



SÉCURISATION ET RELANCE ÉCONOMIQUE

■ Par Modou Fall

Le Programme d'urgence de modernisation des axes et territoires frontaliers (PUMA) et l'Agence nationale pour la relance des activités économiques et sociales en Casamance (ANRAC) sont convenus de travailler à harmoniser leurs interventions pour mieux contribuer au développement socio-économique des régions du sud du Sénégal.

Les deux parties ont jeté les bases de leur futur partenariat au cours d'une rencontre technique tenue à Ziguinchor, jeudi 19 décembre, laquelle réunissait leurs deux responsables.

Selon un communiqué, le premier axe de collaboration identifié par les deux parties, porte sur l'amélioration des conditions de vie des personnes déplacées de retour en Casamance et la relance des activités économiques.

Dans cette perspective, souligne le communiqué, les deux parties ont mis l'accent sur le ciblage des zones d'intervention prioritaires, afin d'identifier les bénéficiaires les plus vulnérables.

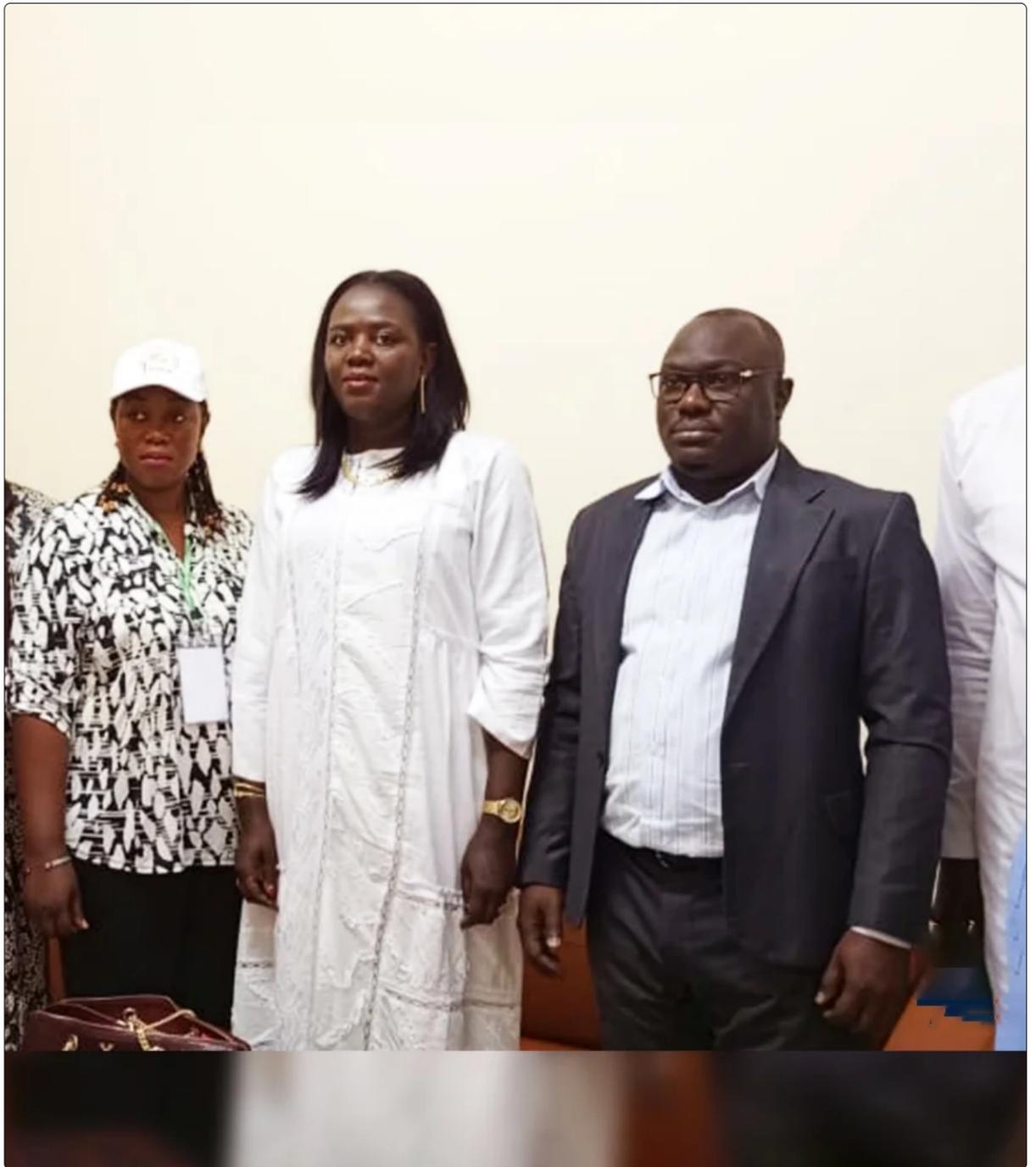
Elles prévoient également la mise en place de projets économiques structurants, adaptés aux réalités locales et axés sur la création d'emplois durables.

La dynamique espérée de ce partenariat vise à répondre aux attentes des communautés locales et à impulser une croissance inclusive dans cette région en proie aux conflits.

En lien avec la mobilité et la sécurité des populations, deux questions qui étaient au cœur des discussions entre les deux parties, il a été retenu l'identification des pistes de désenclavement pour faciliter l'accès des populations aux services de base et aux marchés.

« Le programme PUMA ambitionne l'établissement de pièces d'état civil pour les populations retournées et leurs familles, afin de leur garantir une intégration sociale et administrative effective », selon le communiqué.

LE PUMA ET L'ANRAC S'ENTENDENT SUR DES ACTIONS PRIORITAIRES EN CASAMANCE



Selon la même source, le développement d'une ingénierie sociale, en collaboration avec l'ANRAC, va accompagner les processus de réintégration et de stabilisation des populations.

Ces actions visent à consolider la paix et à favoriser un environnement sécurisé et propice dans cette partie du pays, marquée par les conséquences d'un conflit qui oppose depuis 1982, l'Etat du Sénégal au mouvement séparatiste des forces démocratiques de Casamance (MFDC).

Au plus fort de cette crise née de la rébellion menée par le MFDC, plus de 23 000 Sénégalais avaient fui en Guinée-Bissau en 1994, d'après le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR). Ils n'étaient

plus que 2 000 en 2021, grâce aux opérations de sécurisation entreprises par l'armée sénégalaise et qui ont affaibli la rébellion.

Plusieurs cantonnements militaires sont désormais établis dans d'anciens bastions des séparatistes, et les villages désertés dans les années 1990 par la rébellion casamançaise se sont repeuplés ces dernières années.

Sauf que les conditions de vie restent précaires, voire périlleuses, du fait notamment de nombreuses mines localisées surtout dans les zones frontalières avec la Guinée-Bissau et la Gambie, deux pays voisins de la Casamance, zone méridionale du Sénégal correspondant aux régions de Ziguinchor, Kolda et Sédhiou. ■

REFLEXION SUR L'URBAIN

■ Par Aboubacar Demba Cissokho

Dans sa conférence inaugurale de la cinquième édition du Symposium de Raw Material, sur le thème « *le Sens du lieu/Déplacement, remplacement, non-placement* » (18-21 décembre), l'économiste, écrivain et chercheur sénégalais Felwine Sarr a présenté la ville « *comme un lieu où se lisent nos imaginaires ainsi que nos conceptions de la vie commune* », interrogeant, dans son propos, les rapports que les habitants des lieux entretiennent avec ceux-ci ainsi qu'avec les espaces, les territoires qu'ils habitent et traversent, dans lesquels ils séjournent « *durablement ou pour un temps* », les « *tissus de relations* » qu'ils tissent avec leurs entours, la place qu'ils y occupent, la manière dont ils créent et sont créés par les lieux. « *Ces topographies peuvent être aussi sensibles, oniriques, poétiques et imaginaires* », a-t-il dit.

Voici les grandes lignes de son texte intitulé « Le sens des lieux »

« Il arrive que nous traversions des lieux sans les regarder, sans avoir pleinement conscience de leur densité. Zombies circulant de façon inattentive à nos présences et à nos ancrages, nous les striant comme des feux follets dans la nuit. Il arrive aussi que les lieux nous habitent, nous investissent, nous hantent, nous fabriquent, nous désorientent. Il arrive que des lieux nous manquent, que nous y soyons absents (...). Il arrive que des lieux nous soient inhospitaliers, que nous n'y soyons pas les bienvenus. Notre rapport au monde est grandement déterminé par la manière dont nous occupons les espaces, les configurants et les habitants, mais aussi par la manière dont ceux-ci nous affectent et nous font. Les lieux rêvés n'en sont pas moins réels, nous habitons leurs textures et ils nous configurent nos réalités. La quête que je poursuis est celle d'un rapport juste et épanouissant avec le monde, la Terre, le cosmos. Elle est celle d'une manière d'habiter celui-ci, qui soit féconde.

La première méditation à laquelle j'aimerais vous inviter est celle du premier étonnement que raconte l'un des textes fondateurs du monothéisme sémitique, le texte biblique. Tout commencerait par la nostalgie du jardin d'Eden, lieu originaire qui nous fut dérobé afin que nous nous embarquions dans l'aventure de la connaissance, la chute dans ce monde dans lequel nous fûmes précipités, les éléments et leur furieuse présence, les eaux, l'air, les montagnes, les rivières, les fleuves, les planètes étalées, la végétation et sa luxuriance, les déserts et leur irradiance, l'étonnement du premier regard qui se pose sur ces vastitudes, lieux préservés dans

FELWINE SARR AUSCULTE « LE SENS DES LIEUX »



leur nudité primordiale, la nécessité d'établir un habitat sur Terre pour y vivre, y survivre, s'y protéger des prédateurs et se perpétuer, celle de trouver et de garantir les moyens de la subsistance, mais aussi celle de tisser des songes et des rêves éveillés. Lorsque ceux-ci s'épuisent, errer et quêter d'autres lieux (...). Cette première méditation porte sur l'arrêt de l'errance qui nous fit construire les villes. Elle est aussi une réflexion sur la perte de l'étonnement. Elle est une méditation sur la ville comme lieu que nous créons pour cesser de quitter les lieux qui nous furent donnés et dérobés dans le mythe biblique.

La ville, « symbole de la perfection du monde à venir »

Il semblerait que les villes soient apparues dans la haute antiquité, entre 3500 et 1500 avant J.-C., dans les régions fertiles du Nil, dans le royaume de Kouch. 25 siècles avant J.-C., la ville de Kerma, dans les plaines alluviales de la Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate, mais également aux abords du Gange et du Yang-Tsé-Kiang. Les villes seraient liées à l'invention de l'agriculture et à la sédentarité. Plusieurs récits mythiques existent à propos de l'origine des villes. Selon la Bible, c'est Caïn, l'agriculteur, qui aurait construit l'une des premières villes, Hénoch, dans le pays de Nod, le pays de l'errance. Hénoch signifie genèse, début, commencement. L'artisanat et l'art y seraient nés. Dans la théologie chrétienne, l'ultime destination est la Jérusalem céleste. Tout commencerait par la ville et finirait par la ville. La ville est ainsi le symbole de la perfection du monde à venir, mais également celle de la perte de l'homme, lorsque sa volonté de puissance l'aveugle. L'épisode de la tour de Babel est là pour nous le rappeler. La ville est surtout l'œuvre humaine par excellence.

S'y déploie la dialectique de l'un et du multiple,

de la diversité et de l'altérité. L'humain, depuis sa chute, est condamné à y vivre et peut-être à s'y réaliser ou s'y perdre. Qu'elle soit antique, médiévale ou moderne, la ville est cet espace de déploiement (...) de la vie individuelle et sociale. Elle est un espace configuré afin que les nécessités de la vie commune - la sécurité, l'éducation, l'économie, les voies de communication, les activités diverses que requièrent la vie en communauté - s'y articulent au bénéfice de ses habitants. Elle n'est cependant pas que fonctionnelle, elle est le lieu d'une aventure collective orientée vers des finalités sociales, politiques et culturelles. Il y a l'idée d'y faire corps. Le corps social est plus que la somme des individus qui le composent. Il relève d'un projet commun de vivre ensemble qui va au-delà du souci fonctionnel. On pourrait même dire qu'une ville est un projet d'édification d'une cité idéale.

Le continent africain a le taux de croissance d'urbanisation le plus élevé au monde et celui-ci ne cessera de s'accroître. Aujourd'hui, environ 471 millions, soit environ 50% des Africains, habitent dans des villes. Les projections font de l'Afrique le continent le plus peuplé en 2050 avec plus de 2,2 milliards d'individus devant la Chine et l'Inde. En 2030, Lagos aura 25 millions d'habitants, Kinshasa 16 millions, Le Caire 14 millions, Dakar 7 millions d'habitants. **Plusieurs défis se posent aux villes africaines, présentes et futures. Ils sont spatiaux, environnementaux, démographiques, sécuritaires. Leur prise en charge nécessite une planification urbaine et une prise en charge de questions écologiques subséquentes. Ces défis se posent déjà aujourd'hui avec acuité à ceux qui ont en charge l'aménagement de nos villes et qui devront y répondre de manière adéquate.**

Il y a cependant plusieurs niveaux de lecture de la ville. Il y a un niveau technique, l'urba-

nisme, l'architecture, l'aménagement. Il y a un niveau social. Il y a un niveau symbolique. J'aimerais plutôt envisager la ville comme un lieu où se lisent nos imaginaires ainsi que nos conceptions de la vie commune, la ville comme un signe et une archive qui nous dit au présent et dont les linéaments indiquent les futures que l'on souhaite édifier, un lieu et un espace où les éléments sont distribués dans un rapport de coexistence. Ce rapport est souvent fixe et la configuration des positions y est figée. Un territoire se définit par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient en des possibilités. C'est un espace de circulation et de frayage. **Les villes africaines sont des territoires. Les configurations y sont mouvantes. D'importantes configurations sociales, culturelles et démographiques y sont actuellement en cours. Ce sont des corps vivants engagés dans des processus de croissance et de métamorphose. Ces dynamiques dont la ville est porteuse sont extrêmement liées à la vision du monde de ceux qui non seulement y vivent mais qui l'habitent.**

Des matrices originelles, mythiques et symboliques antérieures au fait colonial

La ville n'est pas apparue en Afrique avec le fait colonial. Elle lui est antérieure. L'Afrique antique et médiévale était parsemée de villes. Kerma, capitale de Kouch, fut fondée 25 siècles avant notre ère. Dans l'Afrique médiévale, plusieurs grandes villes existent : Gao, Tombouctou, Benin City... Elles étaient plus peuplées que Lisbonne, Venise et Londres. Elles avaient leur singularité. Certaines étaient des villes du désert, bâties sur des plaines savonneuses, d'autres autour des oasis ou sur les rives des fleuves. D'autres comme Oualata, dans l'Empire du Ghana, sont des villes caravanières. Certaines ont disparu, d'autres comme Gao et Oualata existent encore aujourd'hui. Cependant, la plupart de nos villes africaines contemporaines ont une histoire étroitement liée à la colonisation. Des proportions importantes de leur visage actuel ont été façonnées par le fait colonial. Des villes coloniales ont été construites contre leurs habitants et configurées pour les nécessités de l'extraction des ressources. Fanon décrit, dans *Les Damnés de la Terre*, Alger comme une ville compartimentée et ségréguée. **Cependant, les matrices originelles, mythiques et symboliques des villes africaines, elles, sont antérieures au fait colonial.**

Comment édifier nos villes sans détruire leurs matrices originelles ? Comment ces espaces subissent-ils dans nos configurations actuelles ? Comment l'expérience de nos villes est-elle affectée par la globalisation économique et culturelle ? Celle-ci, on le sait, peut à la fois enrichir et altérer nos espaces. Ainsi, comment dans la manière dont nous pensons nos villes, ne pas être une chambre d'écho d'un monde des fois en déliquescence. Il s'agit, dans notre manière d'habiter les lieux, de ne pas simplement subir le monde. **Le travail de désoccupation mentale consiste à perpétuellement reconstruire le**



sens des lieux afin de se libérer de la colonie mentale qui siège au cœur de nos imaginaires. Et pour cela, la culture et toutes les formes de créativité demeurent des ressources précieuses. L'art, les arts, comme pratiques de désillage du regard, de réactivation des sens et de configuration des espaces. L'architecture, les arts visuels, la peinture, la littérature, la musique sont des manières d'habiter les lieux, de les affecter et de les modeler par une présence sensible, souple, parfois solide et visuelle.

Reprendre l'initiative historique, c'est commencer par bâtir des villes qui reflètent ces singularités et sa vision du monde. Il s'agit de faire de la ville un lieu d'expression de la civilisation que nous bâtissons et souhaitons édifier. La ville est aussi un corps organique qui se produit avec ses logiques propres, souvent non coordonnées. Elle émerge de la pluralité des gestes qui la fonde. Elle est aussi produite par ceux qui y vivent. **Habiter un lieu, un espace, un corps, une géographie, une ville, ce n'est pas seulement s'y installer. C'est choisir une modalité d'établissement, un mode d'occupation et de déploiement, le type de rapport que l'on obtient avec l'espace qui nous accueille.** Rendre nos villes habitables pour tous, c'est en faire des villes ouvertes qui assument et désirent leurs conditions cosmopolites. Il ne pourrait d'ailleurs en être autrement, car le cosmopolitisme est notre devenir. Il s'agit de rendre nos villes plus intégratives et fonctionnelles, et pas juste pour les élites habitant leurs beaux quartiers, mais en faire des lieux offrant des espaces de mixité sociale. La manière dont la ville est configurée informe sur notre manière de faire communauté et sur les valeurs que nous mettons au cœur de notre sociabilité. Il s'agit de penser des villes non excluantes, car vivre ne peut se faire qu'au milieu des humains et des vivants, mais à condition d'y être pleinement reconnus et acceptés.

Des villes qui ne laissent plus personne derrière, les moins bien lotis, les migrants, les passants. Penser des villes pour ceux qui marchent, ceux qui passent du temps dehors, ceux qui flânent, ceux qui rêvent, ceux qui arrêtent le temps adossé à un mur ou assis sur un banc. Laisser dans les édifications de nos villes des espaces inachevés qui figurent des possibles, configurer des lieux de mémoire, des lieux où l'on préserve et fait vivre le patrimoine, des parcours pour donner corps à notre histoire vécue et envisagée, mais également des lieux de culture, de convivialité, où nous faisons communauté. Cette alter métropolisation se fonderait sur nos différences, nos ressources symboliques et cos-

mogoniques, nos savoir-faire et savoir-être. Elle produirait de nouveaux communs urbains. Édifier des villes qui ne grattent pas le ciel, pas parce qu'elles manqueraient d'ambition, mais parce que leurs habitants choisissent de privilégier ces interstices où l'on se rencontre, où l'on vit et où l'on est pleinement. Ici, la construction commence par une destruction, celle du mimétisme et du contournement de soi.

Le voyage comme une nécessité régénératrice

Et puis un jour, nécessairement, l'errance reprend. Quitter les lieux. Le voyage comme une nécessité régénératrice, renouveler des ressources, élargir les imaginaires, réanimer la vie, car bien que ces lieux où nous vivons nous permettent de nous épanouir, ils peuvent aussi constituer les foyers de nos dessèchements. Ils peuvent devenir nos tombeaux, sur une mort lente et programmée, ceux de la dévitalité, lorsque les ressources viennent à nous manquer. Toutes les ressources, les espaces, les moyens de subsistance, l'air, l'eau, mais aussi les horizons mentaux, les idées, la beauté, le sens, l'espoir. **Comment celles et ceux qui subissent l'injustice du monde habitent-ils le monde ? Comment ceux qui n'ont pas le luxe du déracinement, ceux qui ne voyagent pas, ou au risque de leur vie, ceux dont l'errance est immobile, font-ils l'expérience d'un monde dont la vastitude leur est refusée ?** Il est des lieux qui retiennent captifs, les prisons, les camps de transit, les populations déplacées, la plupart des conflits dans les camps de réfugiés. Les demandeurs d'asile dans des pays d'accueil sont obligés d'occuper des lieux sans les avoir désirés. A toutes ces personnes, l'obligation est faite d'habiter des lieux qui entravent leur liberté et souvent déperissent la vie. L'impérieuse nécessité dans ce cas est celle du déplacement, de la fuite, de l'esquive, de l'évasion, du marronnage. Le déplacement comme une pratique de la liberté, le mouvement qu'il implique, permet la reconfiguration et l'élargissement de l'espace. Le marron quitte le domaine et la plaine, il gagne la montagne et la forêt, il y invente un territoire et des pratiques de vie, il se désancre des lieux qu'il opprime, pratiques de désencastration, gestes contre-totalitaires. Lorsque la fuite est impossible, que faire ? Affecter les lieux par des pratiques qui le rendent vivable, qui corrodent son inhospitalité et qui en allègent les pesanteurs. Habiter ses songes et ses imaginaires, recourir aux richesses préalablement non constituées dans ses mondes intérieurs. Même dans les lieux de la plus grande déshumanisation, la cale du bateau négrier, les camps de

concentration, le goulag, les prisons, les humains ont continué à produire de la culture pour rendre supportable la vie. Ici, la culture est une ressource intime. Elle permet, des fois, d'habiter des mondes inhospitaliers.

« Réfléchir ou penser à la question écologique est primordial »

Cependant, cette méditation sur le sens des lieux ne saurait faire l'impasse sur la manière dont nous habitons le lieu primordial qui permet nos vies et qui est notre biotope. Réfléchir ou penser à la question écologique est primordial, car le premier lieu que nous avons rendu vulnérable est notre biotope. Par nos gestes, par notre fait civilisationnel et par la manière dont nous habitons nos environnements, nous hypothéquons les conditions de reproduction de la vie sur Terre. Certes, nous le faisons de manière égalitaire, mais de façon certaine. Une question qui se pose est comment sortir de ce que Malcolm Ferdinand nomme l'habité colonial. On peut se demander : ce geste résulte-t-il d'un fait civilisationnel ou est-il engrammé profondément dans notre psyché ? Dans notre longue quête pour plus pérenniser nos vies sur Terre, nous édifîâmes des villes et construisîmes le monde. Puis, fille de notre hubris, vint la crise spirituelle d'abord, écologique, sociale, environnementale, économique ensuite. Un climat qui se dérègle, une économie-monde et des modes de vie qui accélèrent l'anthropie du vivant, une civilisation qui décivilise et qui met en péril les conditions de reproduction de la vie sur Terre ainsi que sa pérennité, une civilisation techno-capitaliste qui accélère les risques d'écocide et de futuricide.

Dans une précédente réflexion, je m'interrogeais sur comment habiter le monde en y établissant des relations de meilleure qualité. L'erreur ou la méprise était peut-être de penser ces questions uniquement dans l'espace du monde, qui est notre création. Le monde où nous l'avons construit avec ces villes, ces objets et ces artefacts. **La crise civilisationnelle dont nous faisons l'expérience et qui nous pousse à repenser notre rapport à la vie à la mort, à la Terre, est d'abord une crise dans notre manière d'habiter notre foyer écologique premier, qui est la Terre. Habiter les lieux, c'est d'abord habiter la Terre, le lieu primal et le lieu définitif.** Il s'agit, comme l'affirme Val Plumwood, de sortir du déni d'appartenance à la Terre qui nous amène à souhaiter éradiquer l'altérité de la nature en la soumettant à notre volonté exclusive. Reconnaître l'altérité des choses naturelles, leur caractère donné, c'est reconnaître les fondements autres qu'humains de notre être. C'est assumer la réalité physique et sensible du monde. C'est ainsi seulement que nous pourrions habiter la Terre sans la détruire. Reconnaître donc les fondements autres qu'humains de notre être au monde et en tirer toutes les implications. Il s'agit pour cela de prendre la mesure de la continuité entre les humains et ce que nous appelons la nature... Il est certes

impossible d'éviter tout rapport instrumental avec la nature, mais il est possible d'admettre la part irréductible, indisponible de la Terre, ainsi que son agentivité.

« En finir avec la désalliance avec la Terre »

[...] Notre existence dépend des systèmes d'assistance qui sont à la fois humains et non humains. Les relations complexes qui constituent la vie individuelle, la vie corporelle, doivent nous amener à ne plus simplement penser l'idéal humain, mais à nous occuper de l'ensemble complexe des relations sans lesquelles nous n'existons pas.

Nous ne pouvons subsister sans les mondes biologiques et ces formes sociales de vie que sont les assemblages humains et non humains. En finir avec la désalliance avec la Terre nécessite de rompre les cadres intellectuels fondés sur les grands dualismes nature-culture, corps-esprit, esprit-matière.

Pour mieux habiter la Terre et faire une communauté avec ses habitants, donc le tout-vivant, Gaston-Paul Effa, Hervé Yamguen et le regretté Lionel Manga nous invitent à une éthique animiste et à une écologie des liens. Celles-ci nous permettent de nous libérer des cadres conceptuels et imaginaires fondés sur la désalliance. Leur philosophie animiste nous invite à repenser les fondements éthiques ainsi que les imaginaires de notre rapport au vivant. Comprendre et prendre acte du fait que notre condition d'humain vivant est consubstantiellement liée à celle du vivant et aux interactions que nous entretenons avec engage à coopérer avec les communautés dés existants en établissant des relations de mutualité fondées sur la réciprocité, le soin et la réparation.

On peut habiter la terre de manière forte, impétueuse, destructrice - c'est ce que nous faisons actuellement, mais on peut aussi l'habiter de manière fluide, réversible, fugace et amovible. Conscient de notre condition de passants, Frédéric Neyrat nous invite à laisser au monde sa part inconstructible, à le déshabiter des fois, à considérer que nous n'habitons pas seulement la terre mais que celle-ci nous habite également. **Une éthique de l'hospitalité ouvre la communauté à tous ceux qui ont droit à ces soins, c'est-à-dire à tous les êtres vivants et à toutes les communautés d'existants. Celles-ci y sont autorisées, elles y ont droit à la vie...**

« Habiter les lieux, c'est d'abord habiter son corps »

[...] J'aimerais évoquer un lieu, le corps humain, qui est notre première interface avec le monde et réduire ainsi la focale de l'espace à cette délimitation originelle. Le corps humain est le lieu duquel il ne nous est jamais donné de sortir, l'espace pour lequel l'intégralité de l'existence nous assigne et des fois nous condamne. Lieu multiple, physique, intime, il est un foyer d'engendrement, un lieu d'expression esthé-

tique, une paroi de transmission du sensible, un espace de représentation, un objet relationnel. Habiter les lieux, c'est d'abord habiter son corps et déployer toutes ses potentialités. **Tatoué, maquillé, masqué, transformé, il peut devenir un corps utopique. Dansé, il devient ce corps dilaté qui inscrit des formes fugaces dans l'espace, qui l'habite de manière amovible et réversible.** Un corps qui se livre à une performance artistique reconfigurant les espaces environnants, qu'ils soient architecturaux, sonores, plastiques, humains, ceux-ci deviennent une caisse de résonance du sensible. Réceptacle des significations, le corps est aussi le lieu de l'intangible. Il est parfois celui de l'absence, du manque, de la plénitude. Les pratiques artistiques en aiguissent l'essence, la réceptivité et la distributivité. Il est à la fois un territoire et une topographie et on peut infiniment, dans cet espace, affiner un sens des lieux.

« L'affectation d'un lieu ne dure qu'un temps »

J'aimerais finir par une pensée pour la cour de Joe Ouakam, qui fut logée au 17, rue Jules-Ferry à Dakar, avec son kapokier et ses écosystèmes. Ce lieu fut doté d'une présence saturnienne, enrichie et entretenue par le maître de céans, le peintre et artiste Issa Samb. Malgré la mobilisation de ses amis, les gens du laboratoire Agit'Art, il ne put être conservé tel quel après le départ de Joe Ouakam, pris qu'il fût dans le mouvement inéluctable et la métamorphose continue des lieux. Ceci pose la question de notre capacité à préserver des lieux à forte charge symbolique lorsque l'urbanisation galopante les rend vulnérables. Comment garder des demeures aux fantômes afin que ceux-ci nous hèlent lorsque nous nous assoupissons ? Joe Ouakam est passé de l'autre côté du miroir, il est devenu un esprit qui flotte sur la ville de Dakar.

Dans le temps d'une vie, nous passons par une multiplicité de lieux : la maison familiale, l'école, le quartier, les lieux de travail, de loisirs, les terroirs où nous vivons, les régions où nous voyageons, parfois les pays que nous visitons ou ceux dans lesquels nous séjournons. Les lieux changent, se métamorphosent, y compris ceux que nous nous sentons de sillonner quotidiennement. Ils évoluent, se métamorphosent imperceptiblement parfois ou pour nos regards éteints par l'habitude et les routines. Les lieux se déplacent même lorsqu'ils semblent immobiles. L'affectation d'un lieu ne dure qu'un temps, celui d'un songe, d'une dimension d'un temps pleinement habité, d'une présence qui creuse son sillon et inscrit dans la durée une qualité de présence. Cependant, les lieux, inéluctablement, se métamorphosent et c'est à nous d'apprendre à habiter leurs nues, même si inlassablement nous les restaurons et les revitalisons. Nous ne pouvons habiter les lieux que par la qualité d'une présence que nous maintenons vive pour un temps donné, celui de notre passage dans cette dimension de l'existence et l'expérience que nous en faisons. » ■

DÉVELOPPEMENT TERRITORIAL

■ Par Modou Sène

Le gouvernement sénégalais envisage de créer « une zone industrielle en milieu rural » au niveau de la sortie 5 de l'autoroute Ila Touba, dans le département de Diourbel (centre), en vue d'attirer les entreprises du secteur du bâtiment, a-t-on appris du ministre de l'Urbanisme, des Collectivités territoriales et de l'Aménagement des territoires.

Balla Moussa Fofana en a fait l'annonce au cours d'un forum des partenaires et investisseurs organisé par la commune de Touré Mbonde, en présence d'un adjoint du gouverneur de Diourbel, de responsables des services techniques publics et de représentants du secteur privé local.

« Pour répondre à la vision du gouvernement de développer des projets d'industrialisation, nous comptons créer une zone industrielle en milieu rural au niveau de la sortie 5 de l'autoroute Ila Touba, à hauteur de Touré Mbonde, pour attirer les entreprises du secteur du bâtiment », a-t-il déclaré.

« Ce projet va permettre de résorber un gap de 500.000 logements d'ici à dix ans et de construire plus de 2 millions logements à l'horizon de 2050, conformément aux instructions du président de la République », a ajouté M. Fofana. Selon M.

UNE ZONE INDUSTRIELLE ANNONCÉE À HAUTEUR DE TOURÉ MBONDE



Fofana, le forum des partenaires et investisseurs organisé par la commune de Touré Mbonde « est en parfaite synergie avec la vision du président de la République ». « L'objectif de ce forum est d'attirer les investisseurs et partenaires, pour qu'ils

puissent investir dans la localité et développer des activités de promotion du développement économique local, mais surtout créer un environnement favorable à la création d'emplois », a dit le maire de Touré Mbonde, Ibra Kane. ■

ÉLECTRIFICATION RURALE

TROIS CENT VINGT-DEUX VILLAGES CONNECTÉS D'ICI 2028

■ Par Cheikh Tidiane Sarr

Trois cent vingt-deux villages des régions de Kaffrine (centre), Kédougou (sud-est) et Tambacounda (est) seront connectés au réseau électrique d'ici à 2028, a annoncé le président de la Commission de régulation du secteur de l'énergie (CRSE), Ibrahima Niane, jeudi 19 décembre.

Énergie rurale africaine, une filiale de la société française EDF, est attributaire d'une concession d'électrification concernant 44 villages, l'État du Sénégal se chargeant des installations électriques dans les 278 villages restants.

Ce projet d'électrification rurale concerne 17.158 ménages, a précisé le président de la CRSE lors d'une réunion consacrée à ce projet, sous la présidence de Lala Camara, l'adjointe du gouverneur de Kaffrine, chargée des questions de développement de la région.

Une première phase de cette initiative a permis d'électrifier 450 villages situés dans les mêmes



régions, entre 2018 et 2018. L'Agence sénégalaise d'électrification rurale (ASER), le Programme d'urgence de modernisation des axes et territoires frontaliers (PUMA) et la SENELEC, société nationale d'électricité du Sénégal, ont connecté 386 villages au réseau électrique, les 64 autres ayant été pris

en charge par la société ERA. L'ASER, dans son Plan stratégique de développement 2025-2029, ambitionne de mettre l'accent sur des projets à fort impact pour les communautés les plus vulnérables. ■

SPORT

■ Par Birane Hady Cissé

L'Union sportive de Gorée a lancé, samedi 21 décembre, les festivités marquant son centenaire, en marquant sa volonté de perpétuer ses performances et de rester « un symbole fort du phénix renaissant toujours de ses cendres ».

« L'ambition de ce club, dont nous avons été dépositaire par la transmission faite par nos anciens, c'est de continuer à perpétuer des performances et à rester ce club qu'il est, un symbole fort du phénix renaissant toujours de ses cendres », a déclaré son président, Me Augustin Senghor.

« Nous essayons de tenir pour garder nos sections vivantes et vibrantes pour continuer à faire des performances même si ce n'est pas facile dans la conjoncture actuelle », a dit Me Senghor, par ailleurs président de la Fédération sénégalaise de football.

Il a rappelé que le club de Gorée, du nom de l'île situé à trois kilomètres au large de Dakar, avait produit plusieurs champions dans plusieurs disciplines, dont les athlètes Amadou Gackou, Amadou Dia Ba (seul médaillé olympique du Sénégal) et le sauteur Mansour Dia.

« Gorée, c'est un grand livre ouvert sur le monde, où l'histoire se raconte au passé, au présent. Mais on pense qu'il se racontera au futur », a ajouté Me Augustin Senghor, en parlant de cette « île mémoire », symbole de la Traite négrière. L'US Gorée est le club insulaire est le vice-doyen des clubs sénégalais, derrière la Jeanne d'Arc de Dakar.

VICE-DOYEN DES CLUBS SÉNÉGALAIS L'US GORÉE, CENT ANS ET UNE AMBITION INTACTE



ÉLIMINATOIRES CHAN 2025 : LES CHAMPIONS EN TITRE CONTRAINTS AU NUL À MONROVIA, 1-1

■ Par Birane Hady Cissé

L'équipe Nationale locale de football du Sénégal a été tenue en échec par celle du Liberia (1-1), ce dimanche 22 décembre, en match aller du deuxième tour des éliminatoires du Championnat d'Afrique des nations, édition 2025

Les Lions doivent impérativement faire un meilleur résultat dans une semaine au Stade Abdoulaye-Wade de Diamniadio, s'ils veulent se qualifier pour le CHAN 2025.

Les Lions semblaient pourtant avoir fait le plus dur dans ce match, avec l'ouverture du score Seydina Mandione Mbaye, reprenant victorieusement de la tête un coup franc de Layousse Samb à la 78e minute. Les Lions avaient jusque-là semblé peu inspirés, faisant preuve d'un manque de justesse dans le jeu, pour la première officielle de leur nouveau sélectionneur Souleymane Diallo, successeur de Pape Bouna Thiaw, qui a pris les rênes de l'équipe nationale A.

Il fallait tenir cette avance au tableau d'affichage, sauf que les joueurs sénégalais vont malheureusement se faire rejoindre à la 84e minute de la rencontre grâce à Bility. Ce dernier ne s'est pas fait prier pour reprendre de volée un centre bienvenu pour l'équipe libérienne. Les dernières minutes, comme on pou-



vait s'y attendre, ont été dures mais les Lions n'ont pas craqué et gardent ainsi toutes leurs chances de qualification, à condition de gagner au match retour

samedi prochain à Dakar, ou de faire un match nul vierge au pire des cas. Il faut l'espérer pour champions d'Afrique en titre. ■